

VERMILLON
L'EMPIRE DES DAMNÉS

LAURENT CHABIN

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Le pouvoir ne se donne pas, il se prend.

V. I. Ulià

UN

Cette image me poursuivra jusqu'au bout : mon village en flammes dans le crépuscule, le rougeoiement du feu qui s'ajoute à celui du soleil couchant et irradie dans la nuit, les hurlements et les gémissements, le panache des chaumières qui se consomment en torches cinglantes, les volutes noires et torturées qui montent à l'assaut des étoiles...

Le spectacle était terrifiant et splendide à la fois. C'était tout mon passé qui s'effaçait d'un seul coup. Un passé que je ne regretterais pas, avais-je alors pensé.

Debout à l'orée du bois, immobile et les pieds nus dans la boue gelée, je regardais les misérables chaumières disparaître au milieu de ces langues de feu qui léchaient le ciel comme pour lui fermer les yeux. Je suis restée là un long moment, face au brasier, sentant malgré la distance et le froid mordant la chaleur des flammes lointaines me caresser la figure. Puis je me suis mise en marche vers le village.

Lorsque je m'étais sauvée, ce matin-là, je ne soupçonnais pas ce qui allait arriver. Je savais que les hommes de l'empereur ou les Atamans allaient venir

puisque le village avait refusé de payer les taxes – à cause de la pauvreté des dernières récoltes –, mais je pensais qu'ils se contenteraient de pendre une dizaine de paysans et de fouetter les autres jusqu'au sang, après avoir violé quelques femmes et battu des enfants. La routine...

Pourtant, lorsque j'avais vu les agresseurs traverser les bois en une meute effrénée, faisant claquer leurs fouets et poussant des hurlements de bêtes, j'avais compris que leur haine n'était pas ordinaire. J'avais remarqué, également, qu'il ne s'agissait ni des Atamans ni des hommes de l'empereur, et je m'étais demandé qui ils étaient. Je ne l'apprendrais que plus tard.

Puis j'avais pensé au village, à mes parents. J'avais aussi pensé à Koulak, et j'avais souri. « Ils vont le pendre, ce gros porc », m'étais-je dit avec un frémissement de satisfaction.

Les flammes s'étaient considérablement affaiblies, ayant dévoré presque tout ce qui pouvait brûler de ce ramassis de taudis. Ma maison n'était plus qu'un tas de cendres, comme les autres. Les cadavres jonchaient la place parsemée de débris calcinés où mouraient des flammèches. Mes parents étaient sans doute là, eux aussi, parmi les voisins. L'odeur du sang et de la chair brûlée flottait, répugnante. Je ne pouvais pas rester ici, il n'y avait plus rien pour moi. Ce village, c'était déjà du passé.

Il ne restait debout, à l'écart des décombres, que les ruines de la grange de Koulak, la seule dont les murs étaient construits en pierre. La massive porte de bois avait été épargnée, elle aussi. La porte derrière laquelle

se trouvaient les réserves que Koulak gardait pour lui alors que nous mourions tous de faim.

J'imagine que ce n'est pas par bonté d'âme que les assaillants ne l'avaient pas incendiée comme le reste. C'était pour qu'elle puisse soutenir, exposé à la vue de tous – mais de qui, puisqu'il n'y avait pas un seul survivant? –, le corps de Koulak, qu'ils y avaient cloué avec d'énormes clous de fer, bras et jambes en croix.

Je me suis approchée. À ma grande surprise, j'ai constaté que Koulak respirait encore. Son ventre avait pourtant été fendu d'un coup de sabre et ce qui en sortait n'était pas beau à voir. Mais sa poitrine continuait de se soulever faiblement.

Je l'ai regardé attentivement. J'avais l'impression que sa graisse répugnante dégoulinait le long de ses flancs couverts de mouches en dépit du froid hivernal, luisant sous la lumière rouge des dernières flammes. Tout à coup, son visage a tressailli. Il s'était aperçu de ma présence et avait vu la gourde que je portais toujours à ma ceinture. Ses lèvres desséchées se sont entrouvertes avec peine, son gosier s'est agité, a vibré d'un tremblement douloureux de crapaud. Il a réussi à murmurer, d'une voix presque inaudible :

— Garance, j'ai soif... À boire... S'il te plaît...

Je l'ai regardé un long moment dans les yeux et, pour toute réponse, je lui ai craché au visage. Puis je lui ai tourné le dos et je me suis éloignée. Je ne me suis pas retournée.

Sans l'intervention des mystérieux incendiaires, c'est ce jour-là que mes parents m'auraient livrée à lui. Le jour même de mes treize ans. Ils m'avaient vendue la veille, après de longues tractations dont j'avais parfois

surpris des bribes en me cachant, au risque de recevoir le fouet à clous. Il n'y a rien de pire que ce fouet. J'avais déjà vu des paysans en mourir. C'est d'ailleurs ainsi que mouraient habituellement les Damnés, depuis des générations. Ça leur évitait de crever de faim ou de froid...

Koulak, à plusieurs reprises, avait déjà essayé de me... Rien que d'y penser, un frisson de dégoût m'a envahie. Ses grosses mains sales sur ma peau, grasses, poisseuses... Sa viande noire, son ventre, épais comme celui d'un Homme... C'était pourtant un Damné, lui aussi. Mais qui voulait vivre comme un Homme.

« Allons, c'est fini, maintenant », m'étais-je dit. Ce village n'est plus. La carcasse de Koulak nourrira les corbeaux. Celles des autres également. Mais moi, les corbeaux ne m'auront pas.

J'avais souvent voulu mourir, au cours de toutes ces années, pour ne plus souffrir. Ce jour-là, pourtant, je me sentais libre et je voulais vivre. Loin de cette tourbe, loin de ce village de gueux. Loin des Damnés.

La plaine, autour de moi, n'en finissait pas de disparaître dans l'ombre. Je ne savais pas, à l'époque, jusqu'où elle s'étendait, jusqu'où s'étendait l'empire de Vermillon. Jusqu'au bout du monde, qui sait?

Alors, c'est là que j'irai, avais-je décidé. Aussi vrai que je m'appelle Garance.

Je me suis mise en marche, dans la direction où le soleil venait de se coucher, et je me suis enfoncée dans la nuit.